THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1365

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



de
valeta d'ineire
De Turin à Nice
commencé ...
...

LE VALÉTUDINAIRE DE PARIS A NICE,

COMÉDIE DRAMATIQUE

EN TROIS ACTES.

La Scene est à Nice.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.



A NICE,
Chez CANIS et COMPAGNIE Imprimeurs, place et rue Égalité, Isle N.° 19.
A Paris, chez CERIOUX Libraire, quai Voltaire, N.° 9.

AN 10.

ACTEURS.

Mr. DESTOURS, *de Paris*, *Valétudinaire.*

Mr. DE SAINT-POL, *ancien Commandant d'armes.*

Mr. DE SAINT-POL, *son neveu*, *amant de Mademoiselle de Saint-Amand.*

Madame DE SAINT-AMAND.

Mademoiselle DE SAINT-AMAND.

Mr. GARAT, *musicien-chanteur.*

UN AMI DU COMMANDANT.

TROIS DAMES, *amies du Commandant.*

LISETE, *gouvernante du Valétudinaire.*

LA FLEUR, *valet de chambre du Commandant.*

GERARD, *cuisinier du Commandant.*

LE VALETUDINAIRE DE PARIS A NICE,

COMÉDIE DRAMATIQUE

En trois Actes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR, LISETE.

LA FLEUR.

Bonjour, ma chere Lisete. Voilà déjà bien des fois que nous nous voyons, et nos maîtres n'ont encore pû se voir. Le tien vient chez le mien, le mien va chez le tien, sans jamais se rencontrer. Je viens, enfin, demander à ton maître une heure aujourd'hui, pour que Mr. le Commandant soit sûr de le trouver.

LISETE.

C'est le meilleur parti. Mais mon maître ne souffrira pas d'être prévenu. Il te suivra chez Mr. le Commandant.

LA FLEUR.

Peste, il me suivra ? Ce n'est pas notre compte. Mon maître n'est pas encore habillé.

LISETE.

Eh bien, entres, Monsieur est là, dans sa chambre. Arranges-toi avec lui, comme il voudra, et toi aussi.

LA FLEUR.

A propos, Lisete, j'ai quelque chose a te communiquer. Dès le premier moment que je t'ai vue je t'ai crû propre

a tout. Je t'ai aimée. Tiens, il est des sympathies qui, plus promptes que l'éclair, vite, vous pénétrent l'âme; on est déjà tout électrisé, tout troublé qu'on ne sait encore ni pourquoi, ni pour qu'est-ce. Voilà l'effet que tu as fait sur moi. Tu es, je le garantis, l'une des plus aimables Parisiennes qu'il y ait, dans ton genre çà s'entend. Tu as de l'esprit, de la gaieté, de la bonté.

LISETE.

Oui, de la bonté, c'est ce qui me flatte le plus. J'aime être bonne. J'aime aimer les autres, faire du bien quand je le peux.

LA FLEUR.

Juste, c'est ce qu'il me faut ici.

LISETE.

Que veux tu dire, c'est ce qu'il te faut? Que veux tu faire de moi qui ne connois pas âme qui vive ici, et n'y peux être utile a quoique ce soit?

LA FLEUR.

Tu te trompes, écoutes moi. Tu peux nous rendre de grands services. Il s'agit de deux mariages; il faut que tu m'aides a les faire.

LISETE.

Tu es fou. Que j'aide à marier des personnes, que je ne connois point, qui ne me connoissent pas davantage! La folie est au comble.

LA FLEUR.

Point du tout. Voici mon premier mariage. C'est celui du neveu de mon maître avec une jeune demoiselle dont il est éperdument amoureux, fille sage, jolie, honnête comme sa mere qui l'éleve, savante autant qu'une femme doit l'être, qui aime Mr. de Saint-Pol comme elle en est aimée.

Mais il est un malheur en tout ceci; c'est que Mr. le Commandant ne veut pas absolument ce mariage. Son neveu est son seul héritier présomptif. Le Commandant à beaucoup de bien. La demoiselle n'est pas riche. Son pere le fut. Mais la révolution en a tant ruinés. Mr. le Commandant dit qu'il ne veut point que son bien aille se perdre dans une telle maison sans fortune, laisser faire à son neveu un mariage incapable de soutenir l'honneur de cet établissement.

LISETE.

Je ne vois pas qu'il ait si grand tort. Voilà comme sont ces jeunes gens qui se rendent amoureux à tort et à travers, et puis ils veulent que rien ne résiste à leurs amours. Il est encore jeune. Il n'a qu'à en aimer un autre.

LA FLEUR.

Eh, Lisete, crois tu que celà se puisse ainsi? Quand

les deux atomes sont accrochés l'un à l'autre, quel diable pourroit les décrocher ! Le premier amour est le plus grand de tous. On n'aime pas deux fois de la même manière.

Toi, Lisete, qui es si bonne ? Qu'elle félicité de faire le bonheur de deux êtres pour leur vie !

LISETE.

Mais tu prens un grand intérêt à ce mariage ; quelque cause, que tu ne dis pas, te porte a celà.

LA FLEUR.

Pas d'autre que l'attachement que j'ai pour le jeune Mr. de Saint-Pol. C'est moi qui l'ai presque élevé. Il n'avoit que neuf ans quand je suis entré chez son oncle. Il est beau jeune-homme. Son âme est belle comme lui. Sensible, reconnoissant, brave comme son oncle. A l'âge de vingt-quatre ans, il est déjà chef de brigade pour plusieurs beaux actes de courage, même d'intelligence, par lesquels il s'est signalé. Quel avantage de concourir au bonheur d'un tel maître ! je le regarde aussi comme mon maître.

Tu ne sais pas surtout, ma Lisete, un grand malheur qui nous menace. C'est que le jeune-homme meurt si son mariage ne se fait. Il veut se lancer à la mer. Oui, il s'y jettera. Quand il voit, sous sa fenêtre, les flots mutinés par les vents se jetter sur les rochers, et leurs ondes écumantes rentrer, en blanchissant dans le sein de la mer, ce spectacle l'émeut, irrite ses fureurs, et c'est alors qu'il s'écrie, oui, mer, je vais me précipiter sous tes eaux, et, dans ton gouffre, ensevelir à jamais mes malheurs ! Je te le jure, Lisete, il l'eut fait, il y a deux jours, si, moi même, je ne me fus jetté à sa croisée devant lui, et ne me fus mis à ses genoux pour prévenir le coup fatal. Mais il m'a dit, ce matin même, encore, que sous vingt-quatre heures il seroit fait, si rien n'étoit changé.

LISETE.

Tu me dis là un grand mot. Je sais de quoi de jeunes amans sont capables. Ce seroit dommage qu'un tel jeune-homme périt. Moi même j'en serois affligée. Il y a là de quoi faire réussir l'affaire. Mais par où m'y prendre ? Je ne connois point ton maître, je n'ai près de lui nul accès.

LA FLEUR.

Ah, bonne Lisete, tiens voici comme je l'entens, c'est que tu intéresses ton maître auprès du mien. Que tu lui représentes l'excellence de ce mariage, que l'oncle fera son propre bonheur en s'attachant et vivant avec ces deux époux qui lui auront obligation de tout. Sa fortune est assez grande pour soutenir leur commun établissement. A quoi peut mieux servir le bien qu'à faire son bonheur quand on en a le pouvoir.

LISETE.

Mais Mr. le Commandant et mon maître ne se connoissent point encore non plus. Mr. Destours voudra-t'il se charger d'une pareille entreprise auprès d'un homme qu'il n'a point encore vû ?

LA FLEUR.

Je sais que Mr. le Commandant a déjà la plus grande considération pour Mr. Destours. Il lui est recommandé de bonne part et en bons termes, par un général que mon maître révére, a qui il tient par les plus anciens liens, et même par la reconnoissance des services qu'il en a reçus.

LISETE.

Oui, le général de Rochambeau. Je le connois. Je sais comme il aime et comme il estime Mr. Destours.

Enfin, voyons ce qu'il sera possible de faire. Mon maître est bienfaisant aussi, et mes paroles ont sur lui quelque poids.

Et que veux tu dire d'un autre mariage ? Tu me fais rire avec tes mariages. Cé seroit bien le grimoire si je pouvois encore quelque chose pour un autre mariage. Mais je ne veux point me meler de tous tes mariages.

LA FLEUR.

Ah, ma Lisete !....

LISETE.

Eh bien, qu'est-ce ?

LA FLEUR.

Je n'ose te dire celui là.

LISETE.

Eh, comment veux tu que je m'en mêle si tu ne me le dis pas ?

LA FLEUR.

J'ai peur que tu ne te faches.

LISETE.

Eh bien ne m'en parle pas.

LA FLEUR.

Ah, Lisete, je veux t'en parler.

LISETE.

Parles en donc.

LA FLEUR.

Devines.

LISETE.

Deviner quand je ne connois ni amans, ni maîtresses, et nulles autres, ici, que toi.

LA FLEUR.

Tu approches, nommes, tu es bien près.

LISETE.

Ah, le gros fin. C'est toi ; avec moi peut-être ?

LA FLEUR.

Eh, ouï, chere Lisete.

LISETE.

Que je t'épouse, moi qui ne te connois pas ?

LA FLEUR.

Tu me connois, comme je te connois.

LISETE.

Juste, c'est que nous ne nous connoissons pas tous deux.

LA FLEUR.

Pour moi je te connois. Je te l'ai déjà dit, ma Lisete; dès le premier moment que je t'ai vue, je t'ai connue. J'ai apperçu en toi toutes les bonnes qualités que je t'ai dites. Ce n'est point fleuretes, comme tous nos amoureux volages, que je te conte ici; c'est d'un bon amour que je t'aime, pour t'épouser, pour te rendre heureuse et moi aussi.

LISETE.

Oh, c'est là du sérieux. Tiens, la Fleur, je te dirai bien aussi que quand je t'ai vu, tu ne m'as pas déplû. Je ne te hais pas. Mais t'épouser ?

LA FLEUR.

Eh, belle grace, tu ne me hais pas. Que t'ai-je fait pour que tu me hais ?

LISETE.

La Fleur, tu dis qu'il y a des sympathies qui, plus promptes que l'éclair, vous pénétrent l'âme; et, moi, je dis qu'il est de même des antipathies, subtiles comme le poison, qui vous rendent deplaisant, sur le champ, l'objet que vous voyez. J'aurais donc pû te hair dès le premier moment.

LA FLEUR.

Dis moi, plutôt, que tu m'aimes. C'est alors que je serai content.

LISETE.

Non pas, les femmes ne vont pas si vite en besogne. Notre réserve fait notre bien. Notre moyen pour nous faire aimer, c'est de ne pas trop paraître aimer.

LA FLEUR.

Ma Lisete, dis moi que tu m'aimes, ne me fais pas trop souffrir, toi qui es si bonne.

LISETE.

Et bien, oui, je pourrois te le dire. Mais cela ne serviroit de rien, il est impossible que je t'épouse.

LA FLEUR.

Pourquoi, impossible ?

LISETE.

C'est que mon maître n'y consentiroit jamais. Je suis attachée à Mr. Destours. Il y a quinze ans que je le sers. Je

ne voudrois pas le quitter. Il ne voudroit pas non plus que je le quittâs. C'est moi depuis long-temps qu'il est malade, qui lui donne tous mes soins. Jamais il ne consentiroit à le perdre. C'est moi aussi qui lui fais la lecture tous les soirs, toutes sortes de livres, fables, histoire, poësie, morale, même ces beaux sermons de Bourdaloue, Bossuet, Massillon. Dame, sais tu que je suis savante; et je te dirai que mon maître me veut du bien. Je suis sure qu'il m'en fera. C'est là toute ma fortune. Si je le quittois, adieu la fortune; et la premiere chose de toutes, est de vivre.

LA FLEUR.

Lisete, eh bien, mon maître, c'est tout le contraire. C'est depuis quinze ans aussi que je le sers. Il a pour moi le plus grand attachement. Il m'a quelques obligations. A deux fois différentes dans ces grandes batailles ou toute sa valeur se déployoit, et qu'il élevoit la tête au dessus de ses soldats pour leur montrer l'exemple, blessé, renversé par terre, je lui ai sauvé la vie aux périls de la mienne. Je ne le quittois jamais dans ces fameuses occasions. La seconde fois, que le feu de la mêlée occupoit trop chacun des combattans, et que je l'emportois, moi seul, sur mes épaules, je reçus un coup de balle dans la cuisse qui me fit tomber avec lui. Il fallut bien nous emporter tous deux. Je fus six mois malade de ma blessure, sans sortir. Tous celà à passé dans le cœur de mon cher Mr. le Commandant.

Je suis bien sur, Lisete, qu'il fera tout ce que je lui demanderai. Fallut-il le quitter, il le feroit encore. Que je le prie d'engager ton maître à vouloir bien que nous nous marions, il le fera; et, même, je ne doute pas que dès l'avance, il ne me fit en pareil cas le bien, ou partie du bien, que j'ai lieu d'attendre de lui.

Je lui demanderai cette grace, et, pour celà, il ne sera pas même nécessaire que tu quittes Mr. Destours, puisque Mr. le Commandant consentiroit que je te suivis. Mais d'ailleurs, vous, vous retournez chez vous à Paris, Mr. de Saint-Pol ne tardera pas d'y aller non plus. Je sais que le grand BONAPARTE qui recompense tous les services, qui connoît les siens, lui à assigné un grade distingué dans la garde Consulaire. Là, nous serons tous réunis heureusement. Nos maîtres, nous, tous s'arrangera pour le mieux.

LISETE.

Tout cela est beau. Mais si Mr. Destours ne veut toujours pas?

LA FLEUR.

Il ne pourra manquer de le vouloir, si tu réussis à lui faire obtenir le consentement de Mr. le Commandant pour le mariage de son neveu, car, alors, Mr. le Commandant mettra, de son côté, notre mariage pour condition à son consentement, et enchevêtrés ainsi l'un avec l'autre, ils seront obligés, tous deux, de faire le bonheur de tous.

LISETE.

Je vois que cela pourroit s'arranger ainsi. Mais, moi, je ne le veux toujours pas.

LA FLEUR.

Eh, ma chere Lisete!

LISETE.

Non, je ne puis consentir à épouser un homme que je ne connois pas.

LA FLEUR.

Mais, Lisete, tu me connois, puisqu'on connoît mieux un homme franc dans un quart d'heure, qu'un homme qui veut nous tromper dans un an. Tu vois clair à tous ce que je te dis. Ce sont des faits sur lesquels tu te regleras à mesure qu'ils arriveront.

LISETE.

Allons donc; il faut qu'une fille honnête fasse une fin.

LA FLEUR.

Oui, une fin, (*Il embrasse Lisete au front*) et une fin qui fera notre bonheur.

LISETE.

Tu es prompt en amours. Mais, vas faire ta commission. Entres chez mon maître. (*Lisete avance, ouvre la porte et dit à Mr. Destours*) Monsieur, voici le valet de chambre de Mr. le Commandant.

(*La Fleur entre.*)

SCENE II.

LISETE *seule.*

Me voilà pourtant engagée. Mais, quoi, je ne m'en repens pas. Je crois que je serai heureuse avec ce garçon. Quoiqu'il en soit, ce n'est toujours pas moi qui en parlerai à Monsieur. Ils arrangeront celà comme ils voudront.

SCENE III.

Lisete, La Fleur.

La Fleur.

J'ai vu ton maître. Ah, le brave homme. Qu'il a l'air bon; qu'il est respectable avec ses cheveux blancs. Mais dis moi ce qui a fait venir ce vieillard vénérable si loin de chez lui. Celà me donnera l'occasion d'en causer avec mon maître et de lui parler de nos affaires.

Lisete.

Tout ce que je puis te dire, c'est que c'est, pour maladie de Mr. Destours, qu'on lui a conseillé de venir pour sa santé passer l'hiver en ce pays si vanté.

Mais que de maux pour le voyage nous avons eus! Mauvais chemins, mauvaises auberges, cocher encore plus mauvais. Ces provençaux sont si durs! vingt jours de route pour arriver à Marseille.

La Fleur.

Comment ton maître n'a-t'il pas pris la poste?

Lisete.

Oui-che, la poste, il est ruiné depuis la révolution.

Arrivés à Marseille, encore pire; les élémens conjurés se sont réunis contre nous avec les cochers qui, quoique niçois, étoient encore plus méchans que le précédent. Dès notre sortie de Marseille, sont survenus les orages du mois de Novembre si funestes a tant de contrées, les torrens débordant de tous côtés, les chemins dégradés, les routes couvertes d'eaux, des voitures encombrées, versées dans des fossés, obligés de séjourner plusieurs jours dans les mêmes auberges. Ah! il m'en souviendra surtout de cette grande montagne de l'Esterelle qui semble vous mener au ciel et ne fait que vous rendre au plus affreux des cabarets. Jusqu'à ce lieu on avoit plusieurs fois couché deux à deux, excepté mon maître et moi. Mais là, il ma fallu coucher avec Mr. Destours dans le même lit.

La Fleur.

Que dis-tu, dans le même lit, avec ton maître?

Lisete.

Oui, il n'y avoit pas pié a faire autrement. Un seul matelas, point de chaise. Mais, je me suis enveloppée dans une grande nappe jusqu'au col, ne laissant passer que mes bras, demeurés toute la nuit aussi sages que moi.

LA FLEUR.

Ah, Lisete !...

LISETE.

Eh bien, quoi? tu es déjà jaloux, que veux tu dire ?

LA FLEUR.

Allons, allons n'en parlons plus.

LISETE.

Sortis de l'Esterelle, arrivés à Antibes, plus possible d'aller au de-là, le pont du Var étant rompu. Il a fallu s'embarquer. C'étoit mon premier voyage sur mer. Ah! que j'eus peur de ces grosses méchantes Baleines qui avalerent Jonas, mais qui auroient bien pû ne pas nous rendre de même si elle nous avoient avalés. Et nous voilà enfin arrivés à Nice.

LA FLEUR.

Bien contens, sans doute ?

LISETE.

Comment serois-je contente ici, croyant aborder un climat ou régnoit le printems, comme on me l'avoit dit, et n'y trouvant que l'hiver. Je suis gelée, n'ayant apporté que des habits légers. Vents, pluie, neige, glace, il ne vous manque rien, comme chez nous.

LA FLEUR.

Mais avec tes habits légers, tu dois y être accoutumée, car on dit que les femmes à Paris sont vetues l'hiver comme l'été : jupon mince, les bras découverts jusqu'aux épaules, et la poitrine jusqu'ou le fin honneur défend d'aller plus loin.

LISETE.

Celà est vrai; mais je ne fais pas de même. Aussi toutes ces belles dames sont elles malades au printems et à l'été. Plusieurs en meurent. Mais quoi, le désir de plaire, l'art de tenter les hommes, voilà le triomphe des femmes. Eh bien, elles meurent au champ de la gloire, comme nos Soldats aux champs de Maringo.

LA FLEUR.

Oh, nos dames ne font pas ainsi. Elles sont bien plus modestes. Elles s'occupent de choses plus sérieuses, elles jouent comme les hommes.

D'ailleurs, sais tu que, nous autres hommes, nous n'y perdons rien; l'art, peut être, est aussi grand de se cacher que de se montrer.

LISETE.

Allons, finis; avec tes remarques, tu irois trop loin. Vas donc retrouver ton maître. Peut être est il déjà parti pour venir ici.

LA FLEUR.

Non, il m'attend pour sa toilette. J'avois tant de plaisir à t'entendre que je l'avois oublié. J'y vais.

Songes bien, Lisete, a ce que tu as à faire. Moi, pendant que je vais habiller mon maître, je vais lui parler chaudement, et tenir tout prêt de ma part.

SCENE IV.

LISETE, Mr. DESTOURS.

Mr. DESTOURS.

Je vais chez Mr. le Commandant.

LISETE.

Mais, Monsieur, c'est aller chez lui trop tôt. Sa toilette n'est point encore prête. Son valet de chambre ne fait que sortir d'ici pour l'aller habiller. A coup sur vous le dérangeriez.

Mr. DESTOURS.

C'est que je ne veux pas que Mr. de Saint-Pol me prévienne. Je vais encore attendre une demi heure.

LISETE.

Monsieur, puisque nous avons le tems de causer, dites moi, sil vous plait, si vous êtes bien satisfait d'être venu ici ? Vous ne m'en avez encore rien dit.

Mr. DESTOURS.

Pourquoi non ? *(Il s'assied.)*

LISETE.

Pour moi, Monsieur, c'est que je ne suis pas très contente.

Mr. DESTOURS.

Qu'est-ce ce qui te blesse ?

LISETE.

Mais, Monsieur, nous étions venus ici, croyant y trouver le printems, et nous y trouvons l'hiver comme à Paris. Vents, pluies, gelées, froid pour froid valoit autant avoir froid chez nous qu'ici.

Mr. DESTOURS.

La différence est toujours grande. Un jour de neige, un jour de gelée, qu'est-ce que celà ? Il s'éleve assez souvent, il est vrai, des vents froids. Mais le Soleil, qui luit toujours, les combat, et les journées sont belles. Chacun peut aisément, se faire son printems. Il ne s'agit que d'éviter les vents le matin et le soir, c'est l'heure

d'être chez soi. Le fond de l'air est toujours doux, le froid n'entre guere dans les appartemens, on peut, presque, se passer de feu. Et quel beau ciel, quels jours du siècle d'or, quel air pur? Comme on est ici toujours à sec au lieu de ces pluies et des humidités profondes à Paris, qui vous enveloppent et vous pénétrent à fond, ou de ces gelées longues et atroces qui vous flagellent le corps, plus que les fouets des esclaves.

LISETE.

Ah, Monsieur, ce que je ne puis digérer, c'est cette Ville ou les habitans sont comme dans une prison. Rues étroites, hautes maisons, et les odeurs infectes que répandent ces matieres partout rassemblées à la superficie pour le débit qu'ils en font sans cesse, le jour même, comme la nuit.

Mr. DESTOURS.

Ce sont ces matieres qui te font ces belles Oranges que tu aimes tant, ces Pommes d'or des hespérides, car tu n'as pas oublié cette histoire dans nos lectures de la fable, qui provoquerent les désirs et l'ambition d'Hercule, d'Hyppomene, pour la belle Attalante, des Argonautes et de tant d'autres Princes et de Héros; et qui fut le prix de la beauté de Vénus et de son triomphe sur les plus fameuses déesses de l'Olympe.

Ce sont elles, aussi, qui amenent ici chaque année les Anglais qui occupent tous ces beaux Palais aux environs de la Ville, par eux abandonnés depuis douze ans que la guerre à duré, mais dont, à présent, que nous sommes amis, ils vont venir en foule relever la splendeur et la vie.

LISETE.

Monsieur, je les aime, moi, ces Anglais. Ils ont une sorte d'élégance différente de la notre, et un ton décidé qui me plaisent. Je sais qu'on ne s'aime pas de nation à nation; mais on peut s'aimer entre particuliers.

Mr. DESTOURS.

Il ne faudroit pas qu'un Anglais t'entendit, car cela ressemble fort à une déclaration d'amour.

LISETE.

Oh, Monsieur, une femme n'aime pas tout le monde. Il vaut mieux aimer tous les Anglais que d'en aimer un seul.

Mr. DESTOURS.

Il est vrai que cette nation est fort estimable. Ce sont véritablement nos seuls rivaux en tout dans le monde, ils sont plus puissans que nous sur la mer, nous le sommes plus qu'eux sur la terre. Ils sont plus profonds dans leurs sciences; les notres ont plus d'éclat, d'étendue, et de graces. Il en est ainsi des arts, même des personnes,

Les Anglais pourront étonner plus que nous la postérité; nous, nous plairons toujours d'avantage a présent et dans l'avenir, car il faut convenir que nul peuple sur la terre n'égale les Français pour les graces de l'esprit, la molesse et la gaieté du caractère, et pour la politesse, ce doux lien de la vie entre les hommes.

Quant à ta plainte sur cette ville, tu n'habites pas son ancienne enceinte. Les nouveaux quartiers sont spacieux, aérés, bien bâtis. Ta chambre est exposée au soleil de tout le jour. Tu vois la pleine mer, et ces méchantes Baleines, sans risques, dont tu avais tant de peur à notre traversée d'Antibes à Nice.

LISETE.

J'en conviens. Mais une chose qui me fait rire, ce sont leurs petites pavés en mosaïque que je crois toujours prêts à me percer les pieds, quand ils ont tant de rocs autour d'eux pour en faire de grands. C'est surement par leurs enfans, pour les amuser, qu'ils font arranger tous ces petits cailloux, car des hommes faits n'auraient pas la patience de faire de pareils ouvrages.

Mr. DESTOURS.

Tais-toi, tu es une folle.

LISETE.

Monsieur, mais c'est vos lettres de recommandation dans la ville que je trouve qui produisent un grand effet. Vous avez eu beau faire mettre dans votre passeport le titre d'homme de lettres, je vous vois, avec celà, toujours tout seul, ou bien vous allez donc à ce caffé du Cours lire les nouvelles et voir les jeux.

Mr. DESTOURS.

Le caffé de la poste est très bien composé. Il y a bonne compagnie. j'y lis les nouvelles. On y joue divers nobles jeux. Il ressemble parfaitement aux meilleurs caffés de Paris, si l'on n'y fumoit comme dans les casernes; d'ailleurs tu sais que je ne m'ennuie jamais. Je ne vis guere autrement à Paris a l'exception de quelques anciennes connoissances, échapées aux ravages des tems, que je conserve précieusement.

LISETE.

Aussi, Monsieur, étoient-ils bien désolés de vous voir partir.

Mr. DESTOURS.

De pareilles liaisons ne peuvent se trouver ailleurs. Chacun a ses affaires et ses intérêts qui l'occupent. Un étranger est un étranger. On ne fait pas des amis dans un jour.

Au reste des connoissances, je les aime rares. J'en aurais assez dans celle de Mr. de Saint-Pol. Ma recommandation

auprès de cet homme d'excellent renom, est si particuliere, que je suis sur d'avoir sa maison comme la mienne. Rien n'est franc, poli, libéral, détaché de tout intérêt journalier comme l'ancien Militaire.

LISETE.

Mais, Monsieur, quand je vous dis toutes ces choses pour vous faire rire, ce n'est pas que je sois mécontente de ceux de ce pays-ci. Après avoir passé la Provence, je ne m'attendois pas à trouver des habitans aussi honnêtes. Vraiment, il n'y a pas grande différence d'avec Paris.

Mr. DESTOURS.

J'aime a te voir revenir à la raison. Il est certain qu'il y a ici du savoir vivre et de la politesse, et l'on n'est point déplacé parmi la quantité de personnes honnêtes qui s'y trouvent.

LISETE.

A propos de raison, Monsieur, j'ai quelque chose de grande conséquence à vous dire au sujet de Mr. le Commandant, et vous êtes dans le cas de lui rendre un grand service, si vous voulez bien m'écouter.

Mr. DESTOURS.

Qu'est celà ?

LISETE.

Monsieur, Mr. le Commandant à un neveu aimable, grand sujet, son héritier présomptif. Ce jeune Officier aime et veut épouser une demoiselle dont il est aussi aimé. Mais l'oncle s'oppose à ce mariage a cause de la disproportion de fortune, et dit qu'il n'a pas amassé son bien pour qu'il soit d'un seul coup dédoublé par son neveu.

Mr. DESTOUR .

Mais Mr. de Saint-Pol a-t'il tort? Il veut le bien de son neveu.

LISETE.

Celà est vrai, Monsieur. Je l'ai d'abord dit comme vous. Mais je vous le dirai sans barguigner....

Mr. DESTOURS.

Sans barguigner! tu as trouvé ce mot dans nos lectures, apparamment ?

LISETE.

Mais, Monsieur, je crois qu'oui; je crois que c'est dans les mille et une nuits. D'ailleurs il faut bien que je conserve quelque chose de mon état, comme le fameux Hoche dont nous avons lû la vie, conservoit, étant Général, l'habit de Soldat qu'il avoit porté.

Mr. DESTOURS.

Voilà de la lecture; très bien.

LISETE.

Ce Hoche, à ce que je vois, aurait été général comme BONAPARTE, s'il n'avoit péri par les traits empoisonés de ses ennemis ; mais pas philosophe de même. BONAPARTE réunit tout, Monsieur, je le regarde sur la terre, sans comparaison, comme le bon Dieu dans le Ciel.

Monsieur, vous m'avez interrompu. Je vous dirai donc que si le mariage du jeune Mr. de Saint-Pol ne se fait pas, il mourra. Il est résolu, et sous vingt-quatre heures de se jetter de sa fenêtre, la tête en bas, dans la mer.

Mr. DESTOURS.

Oh, voilà les jeunes gens. Beaucoup de paroles, grand éclats. Pour exécuter, sur tout, une pareille menace il est bien du chemin.

LISETE.

Non, Monsieur, ce n'est point une feinte. Il entre dans des fureurs ou il ne se connoit plus. La Fleur l'a vû plusieurs fois prêt a exécuter son dessein. C'est la Fleur qui lui est fort attaché, qui m'a conté tout celà. Il m'a juré qu'il n'y a pas plus de deux jours, c'étoit lui qui l'avoit arrêté dans un emportement affreux, la Fleur fermant sa fenêtre, se mettant au devant du jeune-homme, et même à ses genoux. Quel malheur pour Mr. le Commandant lui même, si cet accident arrivoit !

Mr. DESTOURS.

Sans doute, la chose est de conséquence, si cela est ainsi. Et la Demoiselle, sais tu si les convenances sont bonnes ; est ce une fille de bonne famille, bien élevée, qui soit aimable ?

LISETE.

Oui, Monsieur, c'est la fille d'un ci-devant, qui, même, étoit riche avant la révolution, mais qui y a perdu son bien.

Mr. DESTOURS.

Comme moi et tant d'autres. C'est un tonnerre qui à justement tombé sur tous les honnêtes gens.

LISETE.

Le pere est mort. La demoiselle vit avec sa mere, dame des plus vertueuses, des plus honnêtes, brillament instruite, et qui éleve sa fille comme elle.

Mr. DESTOURS.

A la bonne heure. Je verrai a parler à Mr. le Commandant ; c'est son propre intérêt. Il examinera tout celà.

(On frappe à la porte.)

Mr. DESTOURS.

On frappe.

LISETE.

Si c'étoit Mr. le Commandant.

Mr. DESTOURS.

Avec ton babil, tu m'aurais empêché d'aller le prévenir chez lui. *(Vas ouvrir la porte.)*

LE COMMANDANT.

Monsieur Destours ?

LISETE.

Monsieur, le voici. *(Mr. Destours se leve.)*

LE COMMANDANT.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Mr. DESTOURS.

Ah, Monsieur, quel désespoir. Je suis désolé de voir que vous m'ayez prévenu. J'allois, à l'instant, chez vous.

LE COMMANDANT.

Monsieur, tant mieux que vous ne soyez pas parti. Vous auriez été d'un côté, moi de l'autre, et jamais nous ne serions venus à bout de nous rencontrer. Je suis, Monsieur, très enchanté de vous prévenir moi-même.

Mr. DESTOURS.

Lisete, un siege à Monsieur le Commandant.

(Lisete approche un siege. Elle sort.)

SCENE V.

M. DESTOURS, LE COMMANDANT.

Mr. DESTOURS.

Mr. le Commandant, veuilliez vous asseoir. *(On s'assied.)*

LE COMMANDANT.

Monsieur, vous m'êtes recommandé de si bonne part et d'une telle façon que, dès ce moment, je vous regarde comme une ancienne connaissance.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, il est vrai que le général de Rochambeau à une très grande amitié pour moi.

LE COMMANDANT.

Et une très grande estime, Monsieur, car il me parle, en bons termes de vous, et il me paroit vous être voué, en ami le plus parfait.

Mr. DESTOURS.

Je l'avoue, Monsieur, nous sommes du même pays natal. Nos familles furent de tous tems liées d'une intime société, Mr. de Rochambeau, pere du général actuel, partit jeune, sous mes yeux, de Vendôme étant simple cornette

dans le Régiment de Bourbon, et par de grandes vertus militaires, parvint au grade de Marechal de france. Cette élevation n'a jamais empêché ces Messieurs et leur famille de nous être infiniment attachés.

LE COMMANDANT.

Les honnêtes gens sont toujours de niveau et ne se méconnoissent jamais.

Oh, que je les connois beaucoup ces Messieurs Vimeur de Rochambeau. J'étois au service, Capitaine sous le commandement du général de Rochambeau pere, qui eut l'honneur d'être choisi par le feu dernier roi pour commander l'armée qui passa aux Indes, au secours des Américains contre l'Angleterre. De concert avec le célebre Waginsthon, dont il devint le grand ami, ils pousserent vigoureusement, ensemble, cette grande guerre. Ce fut Mr. de Rochambeau qui imagina le projet de cette belle jonction de Mr. de Grasse, par la mer, avec lui, dont se forma le siege de Charletownn, le dernier rempart des Anglais, ou commandoit l'illustre Cornonallis, en ce moment le plénipotentiaire d'Angleterre au congrès d'Amiens. Qui peut résister au courage inoui des Français? Le brave Commandant de Charletownn fut obligé de plier sous la force. La prise de la Ville decida de la guerre et la finit. Mr. de Rochambeau fut donc un des grands partisans de la liberté des États unis, dont l'exemple contre le despotisme des souverains, nous a servi de leçon et en servira désormais à toutes les Nations.

Mr. de Rochambeau fils étoit encore bien jeune, et montroit déjà un grand courage. Je me souviens que montant la garde, avec le sang froid d'un vieux guerrier, dans la tranchée aux murs de Charletownn sous un feu très meurtrier de l'artillerie, son pere me dit: « Capitaine « je suis content de mon fils, je le trouve très aimable « a la tranchée. »

Ce jeune-homme est devenu grand Général lui même, comme son pere; il commanda aussi nos armées en Amérique au commencement de la Révolution. Un grand terroriste en ce pays, traversa sa course, lorsqu'alors les talens, la vertu, les plus grands services étoient des causes d'oppression et de disgrace. Mais le grand BONAPARTE à sû reconnoître la valeur et des services qu'il n'a point ignorés, parce-qu'il n'ignore de rien. Ce Mr. de Rochambeau a été remis à sa place, au grade militaire élevé qui lui étoit dû.

Ces Messieurs m'ont toujours aimé et m'ont rendu de grands services. En faisant mes efforts pour imiter leur courage, ce sont eux à qui je dois, pour beaucoup, mon heureux avancement.

Jugés donc, Monsieur, quel égard je dois avoir à leur recommandation pour un homme tel que vous.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, que je suis sensible à tant d'affection et de zèle pour moi; que j'en cultiverai avec grand soin les avantages et la douceur pendant le tems que j'aurai l'honneur de passer avec vous.

LE COMMANDANT.

Monsieur, qu'est devenu Mr. de Rochambeau le Maréchal?

Mr. DESTOURS.

Monsieur, il est retiré, et passe ses jours à sa terre de Rochambeau près de Vendome. Il vit là en Philosophe, n'ayant voulu prendre nulles places dans l'ordre nouveau, dans la crainte que son grand âge ne lui permit pas de les remplir a leur hauteur. C'est là de la sagesse. Mais il fut toujours sage. C'etoit le Fabius de nos armées.

LE COMMANDANT.

Je le sais. Je suis bien aise de savoir qu'il vit toujours, et qu'il jouit de ses vertus et du doux répos, à la fin de sa vie, sous ses lauriers.

Mr. Destours, je vous prie de venir chez moi chaque jour. Vous y trouverés bonne compagnie et de quoi vous amuser.

Mais, dès aujourd'hui, vous souperés avec moi. J'ai un souper de quelques amis choisis: entre les muses et les graces, c'est l'heureux nombre à table, nous serons neuf. Vous verrés que la compagnie est bonne et qu'on peut s'amuser dans ma maison.

Mr. DESTOURS.

Mais, Mr. le Commandant, c'est vous importuner trop promptement.

LE COMMANDANT.

M'importuner, Monsieur, non, c'est lier sur le champ notre amitié sans attendre plus long-tems. Vous savez que l'amitié ne veut pas de cérémonies. Ce sera me prouver que vous ne voulés pas qu'il y ait cet intervalle et nul autre, entre nous.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, j'accepte et je suis des votres.

LE COMMANDANT.

Monsieur, vous qui sortés récemment de Paris, qu'elles nouvelles en cette intéressante Ville, que j'espère revoir bientôt?

Mr. DESTOURS.

Ah, Monsieur, que celà puisse être. Quel bonheur pour moi si je puis trouver à me venger de vos bontés!

LE COMMANDANT

Que dit on de Bonaparte. Est-il chéri, admiré dans cette Cité éclairée ?

Mr. DESTOURS.

Oui, Monsieur. Tout ce qu'il y a de sage et de plus relevé, heureusement, connoit son mérite, est reconnoissant, l'admire, et son nom est, même, cher dans le peuple. Ses ennemis, car qui n'en a pas, sur-tout en révolution, son éhontés, et, comme les oiseaux nocturnes, se cachent dans les ténebres.

LE COMMANDANT.

Oh, Monsieur, quel homme sublime et étonnant ! comme, dans un instant, il a changé la face de la France et celle, même, du monde ? Tout ce qu'il y avoit encore de révolutionaire, disparoit à son aspect; pas une goute de sang tombée, pas un Citoyen maltraité; les talens, les vertus recompensés également dans tous les rangs; l'honnête homme vit tranquille dans la sûreté de sa vie, de son honneur, de ses propriétés. Entre des peuples qui sembloient acharnés à jamais pour se détruire, la pacification subite et générale des deux mondes. La réligion bannie de cet état et des cœurs, rappellée à son Culte et ses autels. La France qui, par ses profonds désastres, paroissoit, même avec ses succès, ne pouvoir être régénérée par plus de 50 années, sortant déjà brillante de ses débris, et telle qu'entée, dont le corps frappoit la terre, prête à paroître comme un nouveau géant par dessus toutes les autres Nations.

Pour moi, je ne trouve qu'un seul homme à qui comparer ce héros. C'est Cézar, guerrier accompli, esprit comblé de lumières, bon comme notre Grand Henri.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, je ne suis point le flatteur des hommes du jour. Deux hommes ont éclaté sur la scène du monde parmi les grands génies : Alexandre et Cézar. Bonaparte, à mes yeux, est plus grand qu'eux.

Alexandre eut un génie sublime. Il fut un héros à la guerre, et il conçut les plus beaux projets pour but à ses entreprises. Mais il fut emporté par ses passions, et mourut sans avoir rien fait, que de laisser l'Asie et son propre pays, en proie aux guerres les plus affreuses.

Cézar, plus sage, fut tout ce que vous avés dit. Mais son ambition trahit ses vertus. Il ne la sût pas diriger, voulut asservir sa Patrie et y périt.

Qu'elle perfection au contraire dans toute la personne de Bonaparte ? Il est héros à la guerre, mais il sait arrêter son ambition où elle ne doit plus aller; sacrifier sa gloire,

dans les combats, aux bienfaits de l'heureuse paix; n'a pour objet que le bien de son pays et de tout le genre humain. La liberté de la France fixe son respect; c'est l'arche sacrée sur laquelle il ne veut point porter sa main toute puissante. Sage comme Socrate, simple comme les vieux Romains, vertueux comme le plus honnête homme, il n'a plus de désir que de rendre cet état heureux, et, il l'accomplira, si Dieu, dont l'amour se manifesta toujours pour ce pays, même parmi ses plus grands malheurs, nous conserve ce véritable héros de l'évangile et du jour.

Mais, Monsieur, puisque vous avés, vous même, mis la conversation sur ce sujet, je vous demanderai une permission. J'ai fait une chanson, ou un hymne, comme on voudra, en l'honneur de Bonaparte. Il est ici, dit-on, de bons chanteurs. Si vous le voulés, puisque j'ai l'honneur de souper avec vous en votre bonne compagnie, elle sera chantée dans le cours de notre repas.

LE COMMANDANT.

Oui, Monsieur. Je suis assuré que nous entendrons d'excellentes choses. Précisément, j'ai pour un de nos Convives, Mr. Garat, ce chanteur célebre, qui fait le charme de tout Paris. Je l'en prierai. Il ne me refusera pas.

Mr. DESTOURS.

Le chanteur, Monsieur, sera au dessus de la chanson. Mais j'avoue que j'ai été animé par l'amour réligieux qui, vraiment fermente au plus haut dégré, dans mon sein, envers le grand homme que je célebre.

LE COMMANDANT (*se leve.*)

Monsieur, je craindrais d'abuser de votre tems, et je vais veiller à notre partie de ce jour.

Mr. DESTOURS.

Mr. le Commandant, avant de nous quitter, je desire vous communiquer quelque chose d'important qui vous intéresse.

LE COMMANDANT.

Qu'est-ce Monsieur ?

Mr. DESTOURS.

Vous me trouverés, peut-être, d'abord téméraire dans ce que je hasarde. Mais il n'est point de terme a qui veut bien faire, et votre personne m'est déjà trop chère pour rien négliger de ce qui vous regarde.

LE COMMANDANT.

Vous êtes, Monsieur, un homme trop prudent et trop honnête pour rien faire qui puisse être déplacé. Je vous écouterai avec attention.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, vous avez un neveu, jeune homme honnête, charmant, et marchant à la gloire sur vos traces.

LE COMMANDANT.

Oui, Monsieur, c'est mon unique héritier, un garçon vraiment distingué et que j'aime comme mon propre fils.

Mr. DESTOURS.

Mr. votre neveu, Monsieur, aime passionnément une jeune Demoiselle qu'il veut épouser. Vous vous y opposés.

LE COMMANDANT.

Oui, Monsieur. L'état de fortune ne convient point à mon neveu. Je veux son bonheur. Je ne puis permettre que mon bien aille s'anéantir dans la détresse d'une famille ruinée, et que mon neveu soit réduit à vivre peu dignement pour son état et suivant notre fortune.

Mr. DESTOURS.

Rien de plus juste, Monsieur. Voilà la conduite légitime des parens pour leurs pupilles et leurs enfans. Cependant c'est déjà un grand avantage lorsque, sauf la fortune, les familles, les personnes, l'éducation et les mœurs se conviennent.

Mais savez vous, Monsieur, que vous êtes prêt à perdre votre neveu? La mort est sous ses pas. Lui-même se la donne et doit, sous vingt-quatre heures, si vous n'avez accédé à ses instances, se précipiter dans la mer qui est sous ses yeux.

LE COMMANDANT.

Oh, Monsieur, on ne se donne pas la mort ainsi libéralement; on y regarde plus d'une fois.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, la jeunesse et l'amour sont capables d'aller bien loin. C'est un volcan, lorsque le feu y est allumé, qui ne peut plus être assoupi, et l'explosion sort du cratere par l'ardeur et l'excès de ses feux.

Il y en a des exemples au monde. La célebre Sapho ne se précipita-t'elle pas dans la mer du rocher de Leucate parce qu'elle ne pût retenir l'amour de son cher Phaon. La fidele Thisbé se donna la mort sur le sein de son amant. Ces histoires, ou ces fables, sont transmises aux hommes pour leur servir de leçon. Malheureusement on n'en profite pas toujours. N'avons-nous pas vû dernièrement, à Paris, un amant et sa maîtresse, qu'on n'avoit pas voulu, de même, unir par disproportion de fortune, se rendre ensemble au bois de Boulogne et se tirer tous deux, à bout portant, chacun un coup de pistolet dans la poitrine. Vous pouvez avoir lû cette avanture dans les journaux, et elle fut à Paris, comme un événement remarquable particuliè-

rement imprimée et publiée dans toute la ville. Je sais, Monsieur, que le malheur de votre neveu seroit déjà arrivé si, dans un de ses emportemens où la tête n'étoit plus, il n'avoit été retenu par le valet de chambre qui vous est à l'un et à l'autre si attaché. Je sais, aussi, que votre neveu lui a dit ce matin, encore, que la chose seroit faite si dans vingt-quatre heures tout n'étoit changé.

LE COMMANDANT.

Monsieur, vous saisissés mon ame! La chose mérite considération. Je vais examiner et tenter encore. Je verrai ensuite ce que j'aurai a faire.

Mais, Monsieur, j'ai a vous prévenir que si je consentois a ce mariage, j'aurois de ma part une grace a vous demander.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, vous ne voulez pas me marier?

LE COMMANDANT.

Non, Monsieur, a nos âges le mariage ne seroit qu'une faute de plus ajoutée a toutes les autres de notre vie.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, je vous prie de vous expliquer.

LE COMMANDANT.

Je ne le puis que lorsque j'aurai pris un parti sur le mariage qui m'inquiéte. J'aurai soin, Monsieur, de vous voir dans la journée pour vous faire part de ma résolution.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, j'ai des devoirs a vous rendre, et je compte bien avoir l'honneur d'aller, moi même, vous trouver chez vous.

LE COMMANDANT.

A nôtre revoir, Monsieur.

SCENE VII.

Mr. DESTOURS, (*seul.*)

Que signifie ce que le Commandant vient de me dire? Je ne l'imagine point. Nous verrons.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

Mr. de SAINT-POL *neveu.*

Oui, je meurs, puisque mon oncle est inexorable ! je ne puis vivre dans un malheur éternel. Il vaut mieux finir par une prompte mort que dans les langueurs du désespoir et des regrets.

Mer, o, vaste mer, tu ne contiens pas trop, pour moi, de tes ondes ! tu recevras ma vie dans ton sein tumultueux, élevant mes mains vers le ciel, et donnant mon dernier soupir à mon amante.

Telle que la tendre héro pour son cher Leandre, quand elle trouvera mon corps sur le rivage, sûrement j'obtiendrai son souvenir et quelques-uns, aussi, de ses regrets. C'est l'espoir qui me fera trouver douce la mort au milieu des flots.

SCENE II.

LE PRÉCÉDENT, LE COMMANDANT.

(*Mr. de Saint-Pol neveu appercevant son oncle tourne ses pas pour sortir.*)

LE COMMANDANT.

Mon neveu? (*Le neveu continue sa marche vers le dehors.*)

Mon neveu, demeurés, je vous l'ordonne. (*Mr. de Saint-Pol neveu s'arrête et se retourne, mais sans approcher de son oncle.*)

Approchés de moi, mon neveu. (*Il s'approche sans regarder son oncle.*)

Je suis donc votre cruel ennemi ?

Mr. de SAINT-POL.

Mon oncle, vous êtes inexorable envers moi.

LE COMMANDANT.

C'est vous qui l'êtes pour moi, mon neveu, rien ne peut vous toucher. Vous me comblés de chagrin à la fin de mes jours.

Mr. de SAINT-POL.

Mon oncle, vous portés mon désespoir à son comble.

LE COMMANDANT.

Mon neveu, je ne veux que votre bien. Renoncés a un mariage qui ne vous convient pas.

Mr. de SAINT-POL.

Ciel, il ne me convient pas! quand la naissance, l'éducation, le caractere, les mœurs, tout, hors l'argent que je méprise, est le plus entierement d'accord entre les personnes? Que je renonce; c'est à la vie que renoncerai plutôt!

LE COMMANDANT.

Mon neveu, j'ai appris de belles choses sur vous. Vous menacés de votre mort. Qu'elle affreuse idée! ce sont des paroles sans doute?

Mr. de SAINT-POL.

Des paroles? non, c'est la vérité la plus sûre. Et dès aujourd'hui. . . . .

LE COMMANDANT.

Vous me faites frémir! a quel point votre âme est pervertie?

Mr. de SAINT-POL.

J'ai assez souvent exposé ma vie pour les autres. Je peux bien la donner pour moi-même.

LE COMMANDANT.

Mon neveu, oui, vous vous êtes toujours conduit en brave militaire. Mais le guerrier meurt utilement, avec gloire, quand il perd le jour au champ de l'honneur pour la patrie; mourir par désespoir pour un sujet tel que le votre, il n'y a que de la honte et le néant de l'action.

Mr. de SAINT-POL.

Il n'y a jamais de honte dans le sentiment et les pûres affections de l'âme. La mémoire de tant d'illustres amans qui ont subi des catastrophes, n'est pas déshonorée, et l'histoire en fait une tendre mention qui, peut-être, les porte au niveau de la gloire des Héros.

LE COMMANDANT.

Mon neveu, je vois, qu'il n'est rien a obtenir d'un esprit exalté, dans ses excès, comme le votre. Suspendés vos fureurs. Je vais voir ce que j'aurai a resoudre. Je vous en ferai part avant la fin du jour.

SCENE III.

Mr. DE SAINT-POL, *seul*.

De la honte! o, moi, j'y trouve une gloire immense et ma félicité suprême!

Je suspendrai, mon oncle, parce que je sais que vous avez un excellent cœur. Mais décidez-vous, car, à moi, ma résolution est irrévocable.

SCENE IV.

Mr. de Saint-Pol, M.lle Adelaide.

Mr. de Saint-Pol.

Ma chere Adelaide !

M.lle Adelaide.

Mon cher Saint-Pol, il m'a fallu venir vous voir. Je vous aborde ici. Ma mere, au lit malade, ne peut sortir. Voilà trois jours que nous ne vous avons pas vû. Ma mere et moi, nous sommes dans la plus vive inquiétude sur vous. Qu'avez-vous mon cher Saint-Pol ? Dans quel état je vous trouve ! vous-êtes tout animé, altéré, vos yeux sont remplis de feu, presque de larmes. Depuis quelque-tems vous n'avez plus la même gaieté, cette aisance, cette égalité qui vous rendent si agréable. Quelque chose vous dérange et vous tourmente en secret. Serions-nous l'objet de vos mécontentemens ?

Mr. de Saint-Pol.

O, Dieu ! jamais, Adelaide, vous ne me serez le sujet d'un déplaisir. Je vous aimerai toujours; je respecterai toujours Madame votre mere comme je vous aimerai.

M.lle Adelaide.

Mais qu'avez-vous donc ?

Mr. de Saint-Pol.

Je vous avoue que je n'y tiens plus, que les digues de ma patience sont rompues, et que le désespoir me surmonte. La dureté et l'inflexibilité de mon oncle m'accablent; depuis plusieurs jours, à l'instant, même, que nous venons de nous quitter, j'ai tout tenté auprès de lui pour le toucher, pour obtenir grace et avoir son consentement, ou du moins, l'espérance de vous posséder. Il m'a répondu constamment que jamais celà ne seroit. La rage, même au-dessus du désespoir, est entrée dans mon cœur, et jour et nuit, je ne respire que les fureurs et la mort.

M.lle Adelaide.

O, mon cher Saint-Pol, que vous m'affligés ! Ciel. . . . Mais il faut prendre patience. Nous sommes jeunes tous deux, nous pouvons attendre. Votre oncle est bon, généreux, il n'a que vous, n'aime que vous.

Après tout, Mr. de Saint-Pol a-t'il si grand tort ? Vous devez être riche de son bien, et je ne le suis pas. C'est une des convenances principales, aujourd'hui, des mariages que la correspondance des fortunes. En effet quel pourroit être le bonheur sans l'aisance nécessaire à la vie ?

Mr. de SAINT-POL.

Mais la fortune de mon oncle est assez grande pour soutenir notre établissement à tous deux. Pourquoi tenir si servilement à son intérêt et rompre tant d'autres convenances d'entre-nous et faites pour lui-même ?

M.lle ADELAIDE.

Soit. Mais pour vaincre ce sentiment naturel de ne pas diminuer sa fortune, une fortune qu'on a eû la peine d'acquérir soi-même, cette ambition de s'associer à des égaux, même a des supérieurs, en biens comme en naissance, ne faut-il pas beaucoup d'efforts et bien du tems ? je le répéte, pour amener votre oncle a de tels points, ce ne peut donc être que le travail de l'attente. C'est pourquoi la patience vous est nécessaire et à moi. Ce n'est pas par la violence, mais par la douceur, les sentimens d'obéissance, d'affection que vous gagnerés Mr. votre oncle. Vous n'êtes pas son fils ; quoi qu'un neveu soit très-cher, ce n'est toujours point un fils. C'est une raison de plus pour user envers lui de tous les ménagemens possibles.

Gardons-nous une fidélité constante. Rejettons tout autre engagement. Montrons-le, disons-le, exécutons-le. Voilà la pierre de touche de nos succès.

Pour moi, je renferme en moi un pressentiment de notre union, de notre bonheur, que j'en regarde comme le précurseur assuré.

Mr. de SAINT-POL.

Ah ! ma chere Adelaide, que vous avez de confiance, ou c'est parce que vous voulez m'en donner. Vous êtes un ange ! vous êtes pleine de raison ; pour moi j'ai perdu la mienne. Que mon oncle me donne seulement l'espoir de vous posséder, j'attendrai tout le tems qu'il voudra. Mais si ses refus m'ôtent toute espérance, c'est la mort, qu'il me faut.

M.lle ADELAIDE.

Et moi, donc, il faut que je meure aussi ; il faut que vous m'immoliés avec vous, car je ne survivrais jamais à la perte d'un ami, oui j'en tranche les mots, d'un amant, d'un époux aussi précieux !

De la patience quelque-tems, de la modération, de l'onction, voilà tout ce que je vous demande, Saint-Pol.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Mr. DESTOURS, *amené par la Fleur.*

LA FLEUR, *à Mr. de Saint-Pol.*

Monsieur, c'est Mr. Destours, cet étranger si fortement recommandé à Mr. votre oncle par le général de Rochambeau dont vous lui avez souvent entendu parler. (*à Mr. Destours.*) Monsieur, voilà Mr. de Saint-Pol et M.lle sa prétendue.

(*La Fleur sort.*)

Mr. de SAINT-POL.

Monsieur, je vous assure de mes parfaits devoirs.

(*M.lle Adelaide fait une grande révérence.*)

Mr. DESTOURS.

Monsieur et Mademoiselle, qu'il m'est heureux de rencontrer ensemble un couple de personnes aussi intéressantes, et qu'il est a désirer de voir unis ensemble.

Mr. de SAINT-POL.

Monsieur, je sais que vous avez eu la bonté de vous intéresser à cette union auprès de mon oncle. Nous vous en avons la plus profonde obligation.

Mais mon oncle est inflexible sur notre alliance. Vous en savez les raisons que, sûrement, vous ne pouvez approuver. Celà m'a amené jusqu'au point du désespoir. Je sais que vous l'avez aussi fait sentir et fortement opposé à Mr. de Saint-Pol. Mais son cœur est indomptable.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, combien j'ai satisfait mes sentimens, en m'intéressant à une affaire aussi belle, aussi pûre, aussi touchante !

Monsieur, il ne faut point désespérer de la sensibilité et des tendres volontés de Mr. votre oncle en votre faveur. J'ai vû dans son cœur des voies toutes ouvertes pour vous. Il connoit l'honnêteté de la famille, les vertus de Mademoiselle. Je vous assure que j'ai beaucoup d'espérance dans tous ces sentimens pour voir une heureuse fin à cette affaire.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR, *à Mr. de Saint-Pol.*

Monsieur, je viens d'appercevoir Mr. le Commandant qui rentre.

Mr. de SAINT-POL.

Sortons, ma chere Adelaide. Allons ensemble chez Madame votre mere. *(A Mr. Destours.)*

Monsieur, nous nous recommandons à vous. *(Ils sortent en le saluant. La Fleur sort aussi.)*

SCENE VII.

Mr. DESTOURS, *seul.*

Je vais le voir. J'espère à cette seconde fois lui porter un nouveau coup.

SCENE VIII.

Mr. DESTOURS, LE COMMANDANT, LA FLEUR.

LA FLEUR, *à Mr. Destours.*

Monsieur, c'est Mr. le Commandant.

LE COMMANDANT.

Monsieur, je vous salue. Faché de vous avoir fait attendre.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, je vous salue bien parfaitement.

LE COMMANDANT, *à la Fleur.*

La Fleur, des sieges. *(La Fleur avance deux sieges. Il sort, on s'assied.)*

SCENE IX.

Mr. DESTOURS, LE COMMANDANT.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, vous venez de déhors. Avez-vous appris quelques nouvelles ?

LE COMMANDANT.

Rien d'absolument neuf. Le Congrès d'Amiens est à présent ce qui fait le plus de bruit. On pense que celà, finira bien. Toutes les parties sont également intéressées au bien de la paix, et il paroit dans cette assemblée plus de franchise et de droiture qu'il n'y en a d'ordinaire en diplomatie et dans ces grands traités.

Mr. DESTOURS.

Il est vrai, Monsieur, ce sont moins, communément, des conférences d'amitié et de justice, que les efforts de chaque diplomate à qui se trompera le mieux.

Pour moi, je ris chaque fois que je lis cette conférence des deux plus rusés Ministres de l'Europe à l'Isle des Faisans, Dom Louis d'Haro et le Cardinal Mazarin. Ce ne sont pas, permettez-moi ces expressions vulgaires, ce ne sont pas deux cocqs, en présence, qui se confrontent pour combattre, mais deux renards qui cherchent, chacun de son côté, à qui mangera la poule. Si Mazarin ne fut pas le plus fin, il fut le plus heureux, car ce fut de là que sortit ce grand mariage qui attira la couronne de l'illustre royaume d'Espagne sur la tête du petit fils de Louis XIV, et qui a produit tant de Rois de sa race qui ont regné et regnent encore aujourd'hui sur les plus brillantes contrées de l'Europe.

Mais, Mr. le Commandant, nous avons des choses plus intéressantes pour nous a traiter que celle là.

Je prens la liberté de vous rappeller à l'importante question que nous avons traitée tantôt. Avez-vous, Monsieur, pris une résolution, une résolution surtout favorable, sur cette affaire ?

Je viens de voir les deux personnages dont-il s'agit, Mr. votre neveu et M.lle Adelaide. Quels sujets intéressans ! figures, politesse, décence, ils réunissent tout également l'un et l'autre.

LE COMMANDANT.

Vous les avez vûs, Monsieur, et où ?

Mr. DESTOURS.

Ici, même, Monsieur, ils en sortent à l'instant et sont allés chez Madame de Saint-Amand.

LE COMMANDANT.

M.lle Adelaide venue ici..... Qu'y a-t'il là ? en vérité, on arrêteroit plutôt le torrent du paillon débordé et les noirs mouvemens de la mer qui poussent, sans cesse, ses vagues mugissantes aux rivages, que le cours des desseins des amans. La sagesse est de leur céder. C'est, Monsieur, la détermination que j'ai prise pour éviter un grand malheur qu'il eût été possible de voir arriver. Je connois le caractère absolu de mon neveu, et j'aurois trop de reproches à me faire et de douleur a ressentir toute ma vie, dans le cas d'un événement fâcheux.

Les personnes, les caractères, tout, au reste, se convient, et c'est beaucoup en affaire pareille, ainsi que vous me l'avez observé.

Ma fortune peut suffire pour cet établissement. C'est pour mon neveu que je la conservais. Le sacrifice le concerne autant que moi.

Et j'espère que cette alliance ne finira que par me procurer des agrémens. M.lle de Saint-Amand est véritablement une des personnes les plus aimables qui se voyent. La reconnoissance de deux époux, dont j'aurai fait le bonheur, ne pourra que les porter aux égards et à l'amitié que je dois attendre d'eux.

Mr. DESTOURS.

Monsieur le Commandant, je suis ravi de cette heureuse fin que vous donnés à cette affaire. Elle est digne de votre générosité, de votre prudence. Vous y gagnerés la paix et le bonheur jusqu'à la fin de vos jours. Mes vœux sont accomplis, car, par rapport à vous, ils étoient passés, dans mon cœur, au plus haut dégré.

LE COMMANDANT.

Monsieur, c'est à vous a qui j'ai l'obligation de cette issuë fortunée. Sans vous, j'eusse pû n'apprendre le malheur que quand il aurait été arrivé.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, ne fût ce que cet événement, il redouble la félicitation que je me fais de vous avoir connu.

LE COMMANDANT.

Et moi, Monsieur, quoi que je n'eus aucun besoin de ce fait pour vous vouer toute ma considération et l'attachement que vous mérités, il en vivifie encore plus les sentimens et resserre leurs liens.

Monsieur, j'ai de ma part une chose à vous proposer maintenant. Je vous en ai prévenu, et que si j'accordois mon consentement, il falloit que j'obtins le votre.

Mr. DESTOURS.

Qu'est-ce que ce peut-être, Monsieur? Il n'est que ce qui me serait tout à fait impossible, que je ne vous accorderais pas.

LE COMMANDANT.

Monsieur, c'est le mariage de Lisete votre gouvernante avec la Fleur mon valet de chambre. Un jour de bonheur doit faire plusieurs heureux.

Mr. DESTOURS.

Mais, Monsieur, la chose ne peut-être absolument. C'est vouloir abréger mes jours. J'ai une gouvernante qui me sert depuis quinze ans, dont les services me sont nécessaires dans l'état de vieillesse et d'infirmité ou je suis. J'ai toujours été le plus satisfait de ses soins; nulle personne ne ferait ses devoirs comme elle auprès de moi; et a mon

âge, il seroit dur, même intolérable de tomber entre des mains étrangères.

Ce que c'est que les filles ? Elle m'avoit juré que tant qu'elle serait avec moi, elle ne se marierait point et ne me quitterait jamais. Un garçon passe qui lui plait, et voilà les sermens envolés sur les aîles du frivole amour, sans craindre la misère, où celà va se jetter, car elle n'a rien, comme tous ces gens de service qui font cette folie, sinon les récompenses qui l'attendaient au moment, peut-être bien prochain, où va finir ma carrière.

LE COMMANDANT.

Monsieur, vous n'avez point à éprouver toutes ces peines que vous craignez.

La nature, Monsieur, a partout ses droits. L'amour voyage, en tous lieux. Les gens de service ne sont pas plus insensibles que nous. Ne vaut il pas mieux qu'une fille fasse un mariage légitime que de se livrer a des faiblesses. Je crois qu'au contraire on doit estimer plus une fille qui prend ce parti.

Mais, Monsieur, je vous le répéte, le mariage de votre gouvernante n'est pas une raison pour qu'elle vous quitte. Elle ne vous quittera point si vous la voulés conserver.

La Fleur est un garçon qui me sert aussi depuis quinze ans. Cependant je consentirai qu'il suive son épouse, s'il le veut.

Mais comme je vais moi-même, sous peu de tems, fixer mon domicile à Paris, l'un et l'autre se trouveront ensemble.

La Fleur, Monsieur, est un excellent sujet. Je lui ai, moi, beaucoup d'obligations, et, même, celle de la vie dans des occasions périlleuses de guerre où il a marqué le plus grand zèle et hazardé sa propre vie, reçu de cruelles blessures pour m'arracher moi-même, tout sanglant, à la mort.

Il m'a fait part de ses amours, m'a prié de vous faire cette demande. Je n'avais rien a pouvoir lui refuser, et fallut-il qu'il me quittat, je la ferais également.

Pour faire du bien à la Fleur, je n'attendrai point mes jours derniers. Dès a présent, pour son mariage, je lui donnerai une somme de mille écus, et de cette manière la misère sera chassée du nouveau menage.

Mr. DESTOURS.

Monsieur le Commandant, vous me dites de si bonnes choses qu'il ne peut y avoir de refus. Je ne renverrai point Lisete de chez moi pour son mariage. Votre valet de chambre ne vous quittera point, et comme vous, Monsieur, je le scelle, quelque médiocre que soit ma fortune, de trois mille livres pour Lisete, que je lui donne dès ce même jour.

LE COMMANDANT.

Monsieur, voilà comme les honnêtes gens s'entendent toujours. Il ne leur faut que des raisons pour être d'accord.

Mais puisque tout est fini, sans reproches, je crois, Monsieur, que mon sacrifice vaut bien le votre.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, je n'en sais rien ; car à coup sûr, je ne crois pas que nos derniers prétendus se fussent jettés à la mer, leurs têtes en bas.

LE COMMANDANT.

Toujours, notre satisfaction est-elle égale. Nous faisons tous deux des heureux.

Voici maintenant, s'il vous agrée, Monsieur, le mieux, je crois, qu'à présent nous devions faire. Ce sera de déclarer à nos amans la confidence de leur bonheur à l'instant du souper aux yeux des convives, aussitôt leur arrivée.

J'ai déjà fait avertir Madame de Saint-Amand de venir, avec M.lle sa fille, souper avec nous, sans lui avoir rien confié. Elle sentira quelque surprise dans les termes où nous étions ensemble. Jamais elle ne va soupçonner cet événement.

Nos deux derniers mariés, si vous le voulés, seront de nos convives. Dans un tel moment, a pareille fête, il ne doit être que des égaux.

Mr. DESTOURS.

Que j'approuve, Monsieur, tous vos sentimens. Mais, Monsieur, je veux aussi, de ma part, contribuer à la fête, et, si vous m'accordés ce droit, je donne Bal après le souper aux mariés et à la compagnie.

LE COMMANDANT.

Monsieur, au mieux. Nous ferons notre jeu. Les autres danseront.

Préparons tout, chacun, de notre part. Qu'elle heure est-il ? (*il tire sa montre*) cinq heures. On s'assemble chez moi à huit heures. Vous aurez la bonté de vous rendre à cette heure.

Lisete, Monsieur, devoit être du souper à l'office. Mais comme l'affaire devient pour elle de grande cérémonie, vous la ferez mettre dans tous ses atours.

Mr. DESTOURS.

Oui, Monsieur; à huit heures, je me rens chez vous.

LE COMMANDANT.

Sans adieu, Monsieur.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

(On leve la toile, et l'on voit assemblés, au fond du Théâtre, autour d'une table en fer à cheval les Convives, à l'exception du Mr. Destours qui n'est pas encore arrivé, jouans au pharaon, dont Mr. Garat est le Banquier. Six personnes sont sur le devant de la table en face du Théâtre; trois de chacun des côtés, sauf la place vuide de Mr. Destours. Mr. Garat est au milieu sur le devant, le Commandant à l'un des bouts en retour à la gauche. La place de Mr. Destours est à l'autre coin vis-à-vis. Madame de Saint-Amand est au côté droit de Mr. Garat. M.lle de Saint-Amand au côté gauche. Mr. Garat tire les cartes, les nomme et l'on joue.)

SCENE II.

(Après quelques cartes tirées, Mr. Destours arrive, annoncé par la Fleur, Mr. Destours salue Mr. le Commandant et la compagnie. Tout le monde se leve pour saluer l'arrivant.)

LE COMMANDANT.

Mesdames et Messieurs, c'est un étranger, Mr. Destours de Paris, de la connoissance particulière du général de Rochambeau, dernier Commandant en Ligurie avant Mr. de Sahuguet, qui m'a vivement recommandé ici Mr. Destours son ami. Monsieur mérite infiniment par lui-même.

Mr. DESTOURS.

Monsieur, vous êtes trop honnête envers moi.

(O se rassied, excepté le Commandant.)

LE COMMANDANT.

Vous venés un peu tard, Monsieur. Nous avons commencé notre jeu. Voulez-vous y prendre part ?

Mr. DESTOURS.

Monsieur, j'ai été retardé par un moment d'affaires. Je suis volontiers de la partie.

LE COMMANDANT.

Monsieur, voici un siege qui vous attend.

(C'est le siege à l'autre bout de la table en retour vis-à-vis la place du Commandant. Mr. Destours va s'asseoir. Le Commandant se rassied. On donne un livret de pharaon à Mr. Destours. Le Banquier reprend l'appel des cartes. La Fleur entre.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Monsieur, le souper est prêt. Tout le monde étant arrivé, on servira quand vous voudrés.

LE COMMANDANT.

Tout à l'heure. . . . . la Fleur, la Gouvernante de Mr. Destours est-elle ici?

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDANT.

Fais-la venir avec toi.

LA FLEUR.

Monsieur, qu'est-ce que vous lui voulés?

LE COMMANDANT.

Vas toujours.

LA FLEUR.

(L'idée lui vient du mariage, il va et dit en sortant, joignant ses mains qu'il éleve.)

O, mon maître. . . . . Je suis tout émû!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, hors LA FLEUR.

(On continue le jeu.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR, LISETE.

LA FLEUR.

Monsieur, voici Lisete.

(Lisete fait en entrant la révérence à la compagnie.)

LISETE, *au Commandant.*

Monsieur le Commandant, me voila à vos ordres.

LE COMMANDANT.

Vous avez bien fait, Lisete, de venir souper ici. Restés un moment.

(*Lisete va se placer debout à côté de son maître et la Fleur près elle. Le Commandant se leve et adresse la parole à la compagnie.*)

Mesdames et Messieurs mes amis, c'est, honorés de votre présence, que j'ai voulu déclarer le mariage que je fais de mon neveu avec M.lle de Saint-Amand, si Madame de Saint-Amand y consent.

Mr. de SAINT-POL, *neveu.*

(*Il se leve avec transport et va baiser la main et le front de son oncle.*)

O, mon oncle, mon cher oncle! (*Il reste debout. Mesdames de Saint-Amand se sont levées en même-tems. Tout le monde se leve.*)

Madame de SAINT-AMAND.

Mr. le Commandant, je n'ai pas d'expressions pour vous témoigner ma surprise et ma reconnoissance. Vous nous comblés, ma fille et moi, d'honneur et de bienfaits.

LE COMMANDANT.

Et, M.lle de Saint-Amand, il faut aussi son consentement.

M.lle de SAINT-AMAND.

Mr. le Commandant, je n'ai jamais désobéi à ma mere. Je ne lui désobéirai pas en ce moment.

LE COMMANDANT.

Pour mon neveu, nous n'avons pas de doute, car il vouloit emporter la place de vive force.

(*Le Commandant continue.*)

Mesdames, Messieurs, approuvez-vous ce mariage?

UNE DAME DES CONVIVES.

Mr. le Commandant, nous, non seulement, mais toute la ville va vous admirer, et prendre part à cet événement.

LE COMMANDANT.

Je vous prie tous, mes amis, de vous asseoir.

(*Tout le monde se rassied. Lui seul reste debout.*)

Ce n'est pas tout, Mesdames et Messieurs, je déclare aussi le mariage de Lisete, la Gouvernante de Mr. Destours avec la Fleur, mon valet de chambre. C'est du consentement de Mr. Destours. (*Mr. Destours se leve.*)

Mr. DESTOURS.

Oui, Monsieur. (*Il se rassied.*)

LA FLEUR.

(*Il passe près de son maître, met un génoux en terre, et lui baise la main.*)

O, mon maître, mon cher maître !

LISETE, (*à côté de Mr. Destours.*)

O, mon maître, qu'elle est votre bonté ! vous ne m'avez rien dit ? qu'elle est ma reconnoissance !

LE COMMANDANT.

Des amans qui se marient ne doivent pas rester dans la détresse. La Fleur n'est pas riche ; je lui donne mille écus pour son mariage.

Mr. DESTOURS.

J'en fais autant pour Lisete.

LA FLEUR, LISETE, *à Mrs. le Commandant et Destours.*

Messieurs, qu'elle grandeur, qu'elle bienfaisance !

(*Les Convives battent des mains.*)

LE COMMANDANT.

A condition que tous deux demeureront toujours au service de leurs maîtres.

LA FLEUR, LISETE.

O, Messieurs, a jamais ! (*La Fleur.*) qui pouroit jamais violer un tel devoir ? (*Lisete.*) C'est bien notre propre bonheur.

LE COMMANDANT.

Mesdames, c'est aujourd'hui le jour des saturnales. Entre nous tous il n'est point de distance. Lisete et la Fleur seront de notre Banquet.

LA FLEUR, LISETE.

Monsieur, c'est trop d'honneurs pour nous !

LE COMMANDANT.

C'est à vous d'obéir encore en ce moment.

LES CONVIVES.

Oui, oui.

LA FLEUR.

Nous obéirons, Monsieur.

LE COMMANDANT.

Mesdames, Mr. Destours augmente la fête. Après le souper, il veut la couronner d'un Bal. J'ai fait inviter plusieurs de nos connoissances pour participer à la danse. Ceux qui l'aiment danseront. Les autres joueront. (*à la Fleur.*) Il est tems, allons, la Fleur, fais faire le service, qu'on ôte les cartes de la table, et qu'on serve.

LA FLEUR.

Monsieur, je vais donner ordre à tout. (*Il sort.*)

LE COMMANDANT.

Mesdames, Messieurs, nous sommes entre amis. Mon

salon est nécessaire pour recevoir les personnes qui pourront arriver pour le Bal avant la fin du souper. Nous souperons ici, sans façon, sur ces mêmes tables, si vous le permettés.

LES CONVIVES.

Oui, Mr. le Commandant.

LE COMMANDANT

Mesdames, Mr. Destours à fait un hymne à l'honneur du grand BONAPARTE. Mr. Garat, qui ne sait rien refuser, aura la complaisance de nous la chanter dans notre souper.

Mr. GARAT.

Monsieur, avec un grand empressément, si j'en suis digne. Que ne pas faire en l'honneur d'un si beau jour de fête! (*On se leve et l'on passe au milieu du Théâtre pendant qu'on fait le service.*)

LE COMMANDANT.

Mon neveu? (*Le neveu va à son oncle. L'oncle lui parle à l'oreille. C'est pour lui dire qu'il monte à sa chambre, pour composer une épitalame pour les mariages. Il lui dit ensuite haut.*)

Nous nous mettrons toujours à table. Vous viendrez quand vous aurez fait.

Mr. de SAINT-POL.

Oui, mon oncle. (*Il sort.*)

(*La Fleur fait faire le service des tables. Chacun cause et se promene sur le Théâtre. Mr. Garat adresse la parole à Lisete.*)

Mr. GARAT.

M.lle Lisete, les filles sont bien contentes le jour qu'elles se marient, n'est-il pas vrai?

LISETE.

Oui, Monsieur, surtout quand leur mariage est accompagné de tant d'avantages et de graces.

LE COMMANDANT.

Ah, c'est que Lisete est une fille d'esprit. Toutes les fois que vous l'agacerez, elle saura vous répondre.

(*La Fleur qui faisoit faire le service de l'autre côté des tables, passe sur le devant du Théâtre et dit au Commandant.*)

LA FLEUR.

Monsieur, le service est complet.

LE COMMANDANT.

Mesdames, mettons-nous à table, tous, comme nous étions, sinon que Madame de Saint-Amand sera placée a côté de Mr. Destours, ma nièce a côté de moi, et mon neveu près de son épouse. Lisete auprès de Madame de Saint-Amand, et la Fleur a côté d'elle.

(*On se met à table, on soupe. C'est un ambigu ou le service est entier. Les bouteilles de vin et d'eau et les verres sont placés sur la table vis-à-vis les Convives. Les Domestiques sont derriere pour le service. Chacun tient conversation avec ses voisins.*)

LE COMMANDANT.

On écrit une grande nouvelle de Paris. Quoique le Congrés d'Amiens ne soit pas encore fort avancé, la paix définitive est, dit-on, signée avec l'Angleterre. Si celà est, c'est bien la paix, car c'étoit notre ennemi le plus acharné, et qui, du fond de son isle, soulevoit tous les autres Gouvernemens contre nous. Dans cette fameuse guerre, la France a souffert de grosses pertes et de grands maux. Toujours en est-il resulté, que toute sa puissance s'est déployée aux yeux de ses ennemis, qu'on sait ce qu'elle peut, et qu'il n'y auroit pas à l'attaquer impunément, elle-même conservant sa modération et le respect dû au droit universel des Nations.

UN DES CONVIVES.

Il est aussi une nouvelle repandue dans la Ville. C'est que nous perdons notre Préfet. Mais nous en recevons un autre de grand renom, qui calmera nos regrets.

Mr. DESTOURS.

C'est ainsi que la providence crée le mal et le bien. L'homme ne cesse pas d'être l'objet de ses soins et de sa bonté.

LE COMMANDANT.

Messieurs, faites boire vos Dames. (*On verse à boire.*)
Nous aurons des Toasts à porter. Mais ce sera pour la fin du souper.

UNE DAME.

Mr. le Commandant, nous avançons toujours, et le marié ne vient pas. C'est pourtant une pièce nécessaire à notre ensemble.

LA FLEUR.

Monsieur, je vais l'aller chercher.

LE COMMANDANT.

Non, mais je vais faire une priere à Madame de Saint-Amand. C'est de vouloir bien monter elle-même avec Madame sa fille chez mon neveu, pour raison.

Madame de SAINT-AMAND.

Mr. le Commandant, très-volontiers. (*Elle se leve.*)
Venez ma fille. (*Madame de Saint-Pol se leve.*)

Madame de SAINT-POL.

Oui, ma mere. (*Elles partent.*)

LE COMMANDANT.

Honni soit qui mal y pense, au moins. Messieurs, tout,

ici, en tout bien tout honneur. Madame la Fleur, n'est-il pas vrai ?

Madame LA FLEUR.

Je le crois, Mr. le Commandant, et pense que tout le monde le croit comme nous.

(*On continue de manger, et l'on verse à boire.*)

LE COMMANDANT.

Bien, Messieurs, ayez soin de vos Dames.

Mr. GARAT.

Je crois, moi, que Madame la Fleur ne seroit pas fachée de monter aussi en haut avec son cher la Fleur.

Madame LA FLEUR.

Monsieur, vous avez envie de rire. Je ne suis point pressée du tout.

LA FLEUR.

Moi, je le suis. Si ma femme veut, je suis prêt à monter.

LE COMMANDANT.

Voilà un brave. (*Pendant quelques minutes, nul n'éleve la voix, chacun cause avec son voisin. Les hommes veulent verser boire aux Dames. Elles refusent parce qu'elles sortent de boire.*

UN CONVIVE.

Eh bien, nous le boirons pûr cette fois, sans préjudice aux Toasts ; et ce sera à la santé de ces Dames, Messieurs ?

TOUS LES HOMMES.

A merveille.(*Ils boivent la santé des Dames, qui remercient.*)

UNE DAME.

Mais, Madame de Saint-Amand est perdue, aussi, avec son gendre, à ce qu'il paroit ?

LE COMMANDANT.

Je les entends qui descendent.

(*Madame de Saint-Amand et les mariés entrent. Les hommes se levent. Les Dames s'inclinent.*)

LE COMMANDANT, *adressant la parole aux entrans.*

Soyez les bien venus. (*à Madame de Saint-Amand.*)

Mille graces, Madame et mille excuses.

Madame de SAINT-AMAND.

Mr. le Commandant, j'ai rempli vos vues.

(*Les entrans se rendent à leurs places.*)

UNE DAME, *à Mr. de Saint-Pol neveu.*

Monsieur, mais nous avons bientôt soupé. Vous vous trouvés en retard.

Mr. de SAINT-POL.

Madame, j'aurai bientôt rattrapé les autres.

LE COMMANDANT.

Mon neveu va droit en besogne. Il menera bien tout en brave militaire.

Mr. de SAINT-POL.

Mon oncle, je ne serois pas digne de vous, de faire autrement. (*Gerard cuisinier entre par derrière les tables apportant une pièce de pâtisserie en pyramide.*)

LE COMMANDANT.

Gerard, qu'est-ce que celà ?

(*Gerard place le plat sur la table.*)

GERARD.

Mr. le Commandant, c'est un plat de mon métier que j'ai pris la liberté de faire à l'honneur de Mr. et Madame de Saint-Pol.

LE COMMANDANT.

Je reconnois là Gerard.

Mr. de SAINT-POL.

Je te remercie, Gerard.

LE COMMANDANT.

Celà est beau.

LES CONVIVES.

Magnifique.

GERARD.

Ce sera bon.

UNE DAME.

Nous n'en doutons pas. Tout est excellent.

LE COMMANDANT.

Je ne m'attendois pas à celà.

LA FLEUR.

Moi, je savois le secret. Mais je n'ai pas voulu le dire, pour laisser la surprise.

LE COMMANDANT.

Nous avons des vins de liqueurs et de la liqueur, qu'on nous les serve.

Mr. GERARD, *en sortant.*

Mr. le Commandant, je vais les donner à ces Messieurs.

(*Montrant les Domestiques.*

Plusieurs Domestiques sortent. D'autres restent, ôtent les bouteilles de vin et changent les verres. Des flacons de vins et de liqueurs rouges et blancs sont apportés. On met deux flacons de chaque espèce vis-à-vis les Convives sur le devant, et un flacon de chaque espèce sur les côtés. On verse le vin de liqueur.

Mr. Garat, après avoir bu, se leve pour sortir de la table et chanter.)

Mr. GARAT.

Un Chanteur ne doit pas trop manger et trop boire. Je vais, Mesdames, vous chanter l'Hymne de Mr. Destours.

(*Mr. Garat va se placer sur la scene au bout de la table près le Commandant, tourné partie vers la compagnie, mais plus vers les spectateurs. Mr. Garat chante*)

HYMNE

A L'HONNEUR DE BONAPARTE. (*)

AIR :.... *Musique de* VINCENT ANTONELLI, *maître de musique du Théâtre à Nice.*

Se trouve chez CANIS et COMP. Imprimeurs, ═══ à Paris, chez CERIOUX Libraire, quai Voltaire, N.° 9.

TEl qu'un astre nouveau, qu'on n'avait jamais vû,
BONAPARTE parait aux yeux de l'Italie.
Le désastre est partout; le Soldat abattu,
Sans pain et sans courage, y dédaigne sa vie.
L'adage, trop fatal, est près de son succès,
Que l'Italie enceint le tombeau des Français.

L'haleine du héros, en tous, jette sa flamme.
Soldats, chez l'ennemi, dit-il, sont nos repas.
D'une guerre inconnue, il leve l'oriflamme;
Chaque jour est marqué par de nouveaux combats:
Plus de cent (*) dans un an, fait étrange en l'histoire:
Batailles et combats, tous, sont une Victoire.

Tout change, l'Italie est au joug du vainqueur;
États et Souverains, ont fui de sa surface.
L'Empire entend, il tremble et prévoit son malheur.
BONAPARTE, bientôt, en a marqué la trace:
Le Français court, et, l'un, des plus grands Potentats
Voit la chûte, tout près, de ses vastes états.

(*) Cet Hymne est long; mais il contient toute la carrière de BONAPARTE. On peut abréger le chant en commençant à la dixieme strophe, et substituant aux trois premiers vers les trois au bas de la page 42 au 18 Brumaire.

(*) Compris les assauts et combats aux portes des villes.

BONAPARTE s'arrête. Ah, c'est assez de larmes !
Qu'est de plus quelque gloire, au prix de tant de maux?
Lui-même, des vaincus, va calmer les alarmes;
LA PAIX.... Ce nom sacré, frappe un autre HÉROS;
Sa voix vole à son frere : égaux en leur sagesse,
FRANÇOIS l'empreint du sceau de sa haute promesse.

Les peuples fatigués sont prêts à respirer.
Le héros vient, se cache au public qui le fête.
Mais le faible le craint, il aime à dévorer;
Lui-même, au traître armé, doit dérober sa tête.
Au loin, dignes de lui, d'Alexandre et Cézar
On lui montre les champs : il les regarde, il part.

D'autre gloire qu'aux camps, brûle cette grande âme;
La science et les arts, ont leur place en son cœur.
Grand museum Français, tu brilles de sa flamme !
Si, donc, toujours, le suit son Soldat plein d'ardeur,
Il s'environne encor, de la foule féconde
De ces savans divers qu'offre la France au monde.

Le Soleil est moins prompt à traverser les airs
Que l'Égypte à former un nouvel hémisphère :
Les tirans sont détruits, l'homme est libre des fers;
Déjà naissent les arts et s'étend la lumière :
Ce peuple, que la terre enfermoit en son flanc,
Dans l'univers, surpris, va reprendre son rang.

Mais un autre destin appelle le grand homme :
De la France, après lui, le génie est éteint;
La paix n'est déjà plus, on nous égorge à Rome,
Et du sang des Français le Rhin sanglant est teint;
Plus de gloire au dehors, dedans est le supplice :
La malheureuse France est sur le précipice.

Tant de maux, jusqu'à lui, sont portés par les mers.
Il frémit. . . . le grand ordre est de sauver la France:
Peuples, soldats, savans, tous, à son cœur si chers,
Dès l'aube, à leur reveil, apprennent son absence.
Neptune le protege; entre mille Vaisseaux,
Aux rivages Français, le Dieu met le Héros.

Dixieme Strophe 18 *Brumaire.* (*)

Inattendu, voilà les rivaux en présence.
Mais qu'ils sont loin encor du fond de ses desseins!
Seul, désarmé, qu'est-il contre tant de puissance?
Son génie est le Dieu qui regle ses destins:
Comme Cadmus, il dit, que l'un par l'autre meure;
Tout croule, au même instant. Bonaparte demeure.

L'édifice est détruit, l'autre est déjà formé.
L'art suprême, il le sait, est d'ôter l'anarchie,
Qu'entre égaux soit un chef: il l'est, il est nommé.
Pour exercer le bien, il n'est rien qui le lie.
Politique et guerrier, le chef-d'œuvre est fini.
Son devoir, on va voir comment il est rempli.

Quels biens naitraient au sein des fleaux de la guerre?
Bonaparte n'a plus d'autre vœu solemnel;
Il leve l'olivier; on le foule par terre:
Ils ignorent encor, que c'est l'homme immortel.
Un ministre (*) orgueilleux, même, insulte à sa gloire:
Oh, combien son grand nom survivra ta mémoire!

(*) D'Egypte, le héros ramene sa présence,
Son cœur vaste rempli de ses profonds desseins.
Contre tant de rivaux, seul, qu'elle est sa puissance?

(*) Mr. Pitt.

BONAPARTE, aussitôt, sous des mots compassés,
Comme par Talisman, leve et cache une armée,
Tourne vers l'Italie, et, par les monts glacés,
En cela, d'Annibal, passant la renommée,
Fond, comme l'aigle altier, au sol de ces climats,
Ou le fier ennemi ne les attendait pas.

Déjà campé, Melas, aux portes de Provence,
Quitte sa proye, accourt, oze offrir le combat:
Tous, sont héros, géans; le succès se balance:
BONAPARTE, enflammé, tonne sur le Soldat.
La déroute, enfin, part; ce n'est plus que carnage:
Melas, crie, ah grace!... Oui, le vainqueur est un sage.

C'est toi, qui, *MARINGO*, vas calmer l'univers:
Sous son premier vainqueur retombe l'Italie;
Un nouveau Fabius porte aux germains des fers.
Quoi, toujours de la gloire? Encor le sang qui crie!
Le conquérant gémit, il offre encor la paix:
Le grand CHARLES, enfin, en obtient les bienfaits. (*)

Un ennemi puissant reste contre la France:
Récélé dans son Isle enceinte par les mers,
Mille vaisseaux, partout, étendent sa puissance.
C'est de là, se croyant à l'abri des revers,
Qu'avec son levier d'or, il souleve la terre,
Et qu'il commande aux rois ou la paix ou la guerre.

(*) On sait que ce fut le Prince CHARLES qui, contre tout le Cabinet de Vienne, obtint encore la paix de l'Empereur son frère.

Mais BONAPARTE, aussi, frappera ton orgueuil,
Trop fière Nation, qu'abusent tes richesses.
C'est de tes propres murs, qu'il fera ton cercueil,
Et ses trente vaisseaux puniront tes prouesses.
Hercule descendit aux ténébreux enfers,
BONAPARTE y courrait du fond de l'univers.

L'Anglais sait aujourd'hui, quel est cet autre Alcide,
Qu'il peut, aussi, remplir le dernier des travaux.
Le danger, vû si près, à la paix le décide,
Et, le Soleil d'un jour, voit, des mains du héros,
Sortir quatre traités à la France honorables,
Sans blesser les rivaux dans leurs droits équitables.

O, prodige! Quel Dieu nous a fait ces loisirs?
Nations, de concert, bénissons sa mémoire;
Sans lui, tout gémirait, encor, dans les soupirs:
Rois, réunissez-vous, érigeons à sa gloire,
Au centre de l'Europe, un vaste monument
Digne de consacrer son nom à tous les tems.

Tout est fait; au héros, que reste-t-il à faire?
Beaucoup pour vous Français, votre bien à finir:
BONAPARTE n'est pas au but de sa carrière,
Du sage, maintenant, il a l'œuvre à remplir.
Rendre, après son éclat, sa vigueur à la France,
Sur de grands fondemens établir sa puissance,
Lui procurer les mœurs, l'aisance et le répos,
Sont des travaux encor, dignes de ce héros.

FRANCE, des Nations, sois à jamais l'exemple,
Sois le modèle heureux que l'univers contemple:
Et, vous, grand Dieu, donnés, au HÉROS les longs jours,
Que lui peut prodiguer, la nature en son cours!

LE COMMANDANT.

(Après que Mr. Garat a chanté et quand il se leve.)

Monsieur, celà est admirable. Le chantre et la chanson sont dignes l'un de l'autre. Remettez-vous à votre place, Monsieur. Achevez votre souper qui n'est pas fait.

(Pendant que Mr. Garat vient à sa place, tous les Convives battent des mains. Mr. Garat remercie par des salutations.)

UNE DAME.

Buvons à la santé du chantre et de l'Auteur.

(On verse à boire. On boit à Mrs. Garat et Destours.)

LE COMMANDANT.

Ç'à, mon neveu, avez-vous soupé?

Mr. de SAINT-POL.

Oui, mon oncle.

LE COMMANDANT.

Mon neveu à quelque chose à nous chanter avec Madame de Saint-Pol. Voilà le mot de l'Énigme, Messieurs et Dames. C'est une Épitalame que mon neveu vient de composer et dont-il a donné la leçon à Madame de Saint-Pol.

Ma nièce, voulez-vous bien acquitter cette petite dette avec votre époux?

Madame de SAINT-POL.

Avec grand plaisir, mon oncle.

(Mr. et Madame de Saint-Pol, vont se placer, Madame de Saint-Pol, au bout de la table, près de son oncle, Mr. de Saint-Pol à l'autre bout près Mr. Destours.

L'Epitalame est chanté tour-à-tour par couplets, par Mr. et Madame de Saint-Pol. Mr. de Saint-Pol commence.

ÉPITALAME

A L'HONNEUR DES DEUX MARIAGES.

AIR: *Vous l'ordonnés, etc.*

Mr. de SAINT-POL.

DEux jeunes cœurs soupiroient leurs amours;
Mais le sort est contraire à leur tendresse.
Tu fais leurs maux, o, trompeuse richesse!
Quel bras puissant leur portera secours?

M.lle ADELAIDE.

Un oncle cher, son fils et son neveu.
Pour son cœur noble, il n'est point de barriere ;
De deux Amans, sont des heureux à faire,
Il les entend, et satisfait leur vœu.

Mr. de SAINT-POL.

O, qu'en des cœurs tendrement affectés,
Ont, tes bienfaits, mon oncle, pris leur place ;
Nos accens ont, devant toi, trouvé grace ;
Mais par l'amour qu'ils seront rachetés !

M.lle ADELAIDE.

Oui, tu verras, pere, oncle généreux,
Roi de nos cœurs, jusqu'ou vont d'une femme
Les tendres soins qui sortent de son âme ;
C'est dans nos bras que tu seras heureux !

Mr. de SAINT-POL.

Deux heureux, c'est trop peu pour ce grand cœur ;
D'autres, plus loin, s'offrent à sa clémence ;
Un ami veut joindre sa bienfaisance,
Et, de concert, ils créent leur bonheur.

M.lle ADELAIDE.

A tous, ainsi, le soleil fait ses dons,
Chacun jouit de ses nobles largesses ;
L'homme opulent en tire ses richesses,
Et l'indigent se chauffe à ses rayons.

Mr. de SAINT-POL, et M.lle ADELAIDE.

O, Ciel ! bénis les mortels bienfaisans !
Pour nous, ils sont tes Agens sur la terre ;
Conserves-nous notre oncle, notre pere,
Et fais ses jours les égaux de nos ans.

(*Après le chant, on applaudit.*)

LE COMMANDANT.

Revenez à vos places, mes Enfans.

Mesdames, Messieurs, nous avons nos Toasts à célébrer. Messieurs à boire aux Dames. C'est le tour des liqueurs.

(*On verse à boire. Avant de boire, on fait les Toasts.*)

LE COMMANDANT.

C'est aux Dames à nous montrer l'exemple. Mesdames voulez-vous donner votre Toast. Les Messieurs après.

UNE DAME.

Mesdames, aux mariés ?

TOUTES LES DAMES.

A la santé des mariés.

LE COMMANDANT.

Messieurs ?

Mr. GARAT.

Messieurs à Mr. le Commandant, à Mr. Destours.

LES MESSIEURS.

A Mr. le Commandant, à Mr. Destours.

LE COMMANDANT.

Messieurs, mes Dames, vous avez voulu me laisser l'honneur de boire à Bonaparte.

Au grand Bonaparte, à la gloire de nos armées, à la Liberté française et aux Français : qu'ils la conservent à jamais, et périsse la génération qui oubliera sa grandeur, et subira la honte de l'inégalité. (*Tous battent des mains. Le Commandant s'incline pour remercier.*)

LE COMMANDANT.

Nous avons le caffé qui nous reste a prendre.

(*Les Domestiques sortent pour l'aller chercher et apporter les tasses et les sucriers.*)

Mr. GARAT.

Mr. le Commandant, la fête est complette.

LE COMMANDANT.

Monsieur, quand le Bal l'aura couronnée.

(*On apporte trois cafetieres pour les trois tables, les tasses et sucriers.*) *On prend le caffé.*

(*Les Domestiques sortent. Le caffé pris, le Commandant dit.*)

LE COMMANDANT.

Mesdames voulez-vous que nous levions les tables?

PLUSIEURS DAMES.

Oui, Monsieur. (*Les Dames se levent et les Messieurs. On passe sur la Scene, où l'on se promene et l'on cause.*)

LE COMMANDANT, *à la Fleur.*

La Fleur, fais desservir et remettre les jeux sur les tables. Qu'on avertisse la Musique.

LA FLEUR.

Monsieur, je vais.

LE COMMANDANT, *à son neveu.*

Mon neveu, nos Danseurs doivent être arrivés. Allons les recevoir. (*Ils sortent.*

La Fleur fait desservir les tables et remettre les jeux. Le Commandant et son neveu reviennent avec les étrangers.)

LE COMMANDANT.

Mes Dames, Messieurs, je vous amene bonne Compagnie.

(*On entre, on se salue. La Musique entre et prélude. Des Banquettes sont autour du Théâtre jusqu'aux tables pour les non-dansans.*)

LE COMMANDANT.

Mesdames, Messieurs les Danseurs, exercez-vous; nous gens rassis, nous allons faire notre partie.

(*Ceux qui jouent, se mettent aux tables.*

Les autres dansent et s'asseyent sur les Banquettes.)

Le Bal se compose de quelques Contredanses, quelques Allemandes et d'une Valse.

Fin du troisieme et dernier Acte.

FIN.

Au Général

CHATEAUNEUFRANDON,

Préfet du Département des Alpes-maritimes.

Général Préfet,

Je prens la liberté de vous offrir ce léger ouvrage. Il n'a de droit a une existance éphémere que par les circonstances de l'instant. Ma venue à Nice, votre arivée si importante à cette ville et ce Département, et le juste enthousiasme de la France pour le premier Consul Bonaparte venu de si près ici. Vous êtes amateur des sciences et des arts, vous êtes noble et généreux. Puisse mon hommage vous agréer au poids léger de sa valeur. La récompense sera bien suffisante pour le mérite du Valétudinaire, Général Préfet, qui vous salue avec respect.

G.